

Zeitschrift: Archivum heraldicum : internationales Bulletin = bulletin international = bollettino internazionale

Herausgeber: Schweizerische Heraldische Gesellschaft

Band: 82 (1968)

Heft: 2-3

Rubrik: Miscellanea

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Miscellanea

Les deux sceaux d'Hugues IV duc de Bourgogne

Notes de sigillographie bourguignonne II.

Dans une précédente notule ¹, nous avons examiné les deux sceaux d'Eudes III. Il avait usé du premier du vivant de son père jusqu'en 1192, puis, devenu duc, un nouveau sceau avait été gravé. Si nous excluons les contre-sceaux, son fils Hugues IV posséda lui aussi deux sceaux. Mais deux sceaux en tant que duc de Bourgogne.

Né le 9 mars 1212, ayant perdu son père à six ans, il était duc de Bourgogne en 1218. A seize ans révolu, il atteint la majorité, et pouvant s'obliger juridiquement, il eut un sceau. Sceau rond du type équestre de guerre. Sur un cheval galopant à droite, le duc vêtu d'une sorte de bリアud, tient derrière lui, de la main droite, une épée. La gravure est fruste, bien moins fine que celle des deux sceaux de son père. La légende en est :

✠ SIGILLUM HUGONIS DUCIS BURGUNDIE

De ce sceau, nous avons conservé peu de témoignages; il s'en trouve encore appliqué un bon fragment à la fameuse ordonnance de saint Louis sur les Juifs, datée de Melun en décembre 1230 ². Il en usait encore le 31 octobre 1231 ³ (fig. 1). Mais si nous n'avons pas conservé de cires antérieures, il demeure certain que le jeune duc possédait ce sceau dès février 1228, lorsqu'il scella une promesse de confirmation de privilèges aux habitants de Dijon. Cette charte mérite d'être citée une fois de plus :

« Ego Hugo dux Burgundiae notum facio universis praesentes inspecturis quod ego coram Deo et hominibus juravi hominibus Divionis quod communiam eorum Divionis, libertates eorum, consuetudines, constitu-



Fig. 1. Sceau de Hugues IV duc de Bourgogne avant son accession à la chevalerie, octobre 1251. (Photo service du plan, Dijon.)

tiones, et omnes alias eorum immunitates a bonae memoriae Hugone avo meo, et Odone patro meo ducibus Burgundiae sibi confirmatas sicut in eorum cartis suis sigillis sigillatis, quas divionenses penes se habent, plenius continetur, necnon et personas ipsorum cum rebus suis in perpetuum manu tenebo et fideliter conservabo. Juravi etiam dictis divionensibus, quod quando ad militiam promotus fuero, eis presentes litteras innovabo, et eo sigillo quo miles utar sigillabo et eis tradam sigillatas. In hujus testimonium et munimen praesenti paginae sigillum meum apposui et dictis divionensibus tradidi sigillatam Actum anno Domini MCCXXVIII, mense februario ⁴. »

⁴ L'acte est toujours conservé aux archives de Dijon sous la cote B 1 (Privilèges et franchises de la commune); le sceau ne pend plus aux lacs de soie rouge! Le texte a été édité de nombreuses fois : LA ROQUE : *Traité de la noblesse et de toutes ses différentes espèces...* que nous prenons dans la meilleure édition, celle de Rouen, 1735, in-4°, p. 294. PERARD : *Recueil de plusieurs pièces curieuses servant à l'histoire de Bourgogne, choisy parmi les titres les plus anciens de la chambre des comptes de Dijon... pour justifier l'origine des familles les plus illustres et pour instruire des anciennes lois coutumes et privilèges des villes de Bourgogne.* Paris, 1664, in-f°, p. 341. Anonyme : *Mémoire pour les vicomte-mayeur, échevins... de la ville de Dijon, contre les receveurs généraux du domaine.* 1774, in-4°. GARNIER : *Chartes de communes et d'affranchissement en Bourgogne.* Dijon, 1867-1918, t. I, p. 38, pièce N° XXXV.

¹ Jean-Bernard de VAIVRE : *Notes de sigillographie bourguignonne I : les sceaux et les armes d'Eudes III duc de Bourgogne*, in *Archivum Heraldicum* (1967).

² DOUET D'ARCQ : *Inventaires et documents publiés par ordre de l'empereur sous la direction de M. le comte de Laborde. Collection de sceaux*, Paris 1863-1868, in-4°, t. I, p. 337, N° 468. L'acte est conservé aux Archives nationales sous la cote J 427 N° 11bis.

³ Archives de la ville de Dijon : L 1 (trésor des chartes, layette 23, pièce N° 13). Non répertorié par Coulon.

Le duc s'engage donc à ratifier plus tard les privilèges sous le nouveau sceau qu'il aura lorsqu'il sera chevalier. Comme l'avait noté le regretté Paul Adam-Even dans son étude sur les sceaux d'écuyer⁵ le scel de l'écuyer était revêtu alors d'une autorité moindre que celui du chevalier, jouissant seul de la pleine capacité juridique.

On sait que la chancellerie des ducs de Bourgogne ne mentionnait jamais dans la titulature des ducs la qualification de « miles ». Aussi est-il difficile de fixer avec précision la date de l'adoubement d'Hugues IV, en l'absence de sources narratives l'indiquant expressément. L'adoubement était donné au jeune écuyer vers la vingtième ou la vingt et unième année dans la France du XIII^e siècle, mais il faut se garder des généralisations. Un texte conservé aux archives de Dijon cité dans la thèse de M. le professeur Richard, pourrait faire penser que le duc n'a été adoubé que vers vingt-quatre ans. C'est une lettre de 1236 dans laquelle Hugues demande de l'argent « *pro guerris meis, pro militia mea, pro terris quam emeram et pro cruce quam assupseram* »⁶. En fait Hugues IV était déjà adoubé en avril 1234, lorsqu'il conclut un

accord avec le roi; la transaction est en effet scellée de son nouveau sceau⁷.

Ce sceau, rond, plus grand que le précédent — il a 75 mm de diamètre — est du type équestre de guerre à droite. Sur un cheval toujours au galop, le duc brandit de sa main droite une épée, tandis qu'il tient de la gauche un bouclier portant le bandé à la bordure. Vêtu d'un long haubert, il porte un heaume fermé, sans cimier. Garnier prétendait que le cavalier porte des éperons sur ce sceau, alors que celui du précédent n'en avait pas⁸; l'examen minutieux des différentes cires ne permet pas de confirmer ce détail. Car nous possédons plusieurs sceaux de ce type. Outre celui des archives nationales, plusieurs sont conservés aux archives municipales de Dijon — où Coulon ne les a pas inventoriées — appendus à des chartes de mars 1244, juin 1264, et mai 1268 (c'est de ce dernier que nous donnons une photographie, fig. 2)⁹. La légende est la même que sur le sceau précédent.

Nous voyons donc qu'en Bourgogne, comme dans les diverses régions de la France du Nord et de l'Est, le sceau de l'écuyer — fût-il duc — n'avait pas même force juridique que le sceau dont usait le chevalier. Ici, seul le sceau de chevalier porte l'écu aux armes. A la fin de son étude précitée, Paul Adam-Even concluait qu'avant la fin du XIII^e siècle l'assimilation de l'écuyer au chevalier était complète, leur sceau ayant alors même force juridique. Une prochaine étude essaiera de montrer ce qu'il fut de cet usage en Bourgogne ducale¹⁰.

Jean-Bernard de Vaivre



Fig. 2. Sceau de Hugues IV duc de Bourgogne après son adoubement, mai 1268. (Photo service du plan, Dijon).

⁵ P. ADAM-EVEN : *Les sceaux d'écuyers au XIII^e siècle*. A.H.S. 1951.

⁶ Jean RICHARD : *Les ducs de Bourgogne et la formation du duché du XI^e au XIV^e siècle*. Paris, 1954, in-4^o, p. 345. L'acte conservé aux archives de Dijon dans la série L 1 a été édité in : Auguste LONGNON : *Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie (1172-1361)*, in *Documents inédits de l'histoire de France*, Paris 1902, in-4^o, t. I, p. 462. Joseph GARNIER : *Op. cit.* t. I, p. 32.

⁷ DOUET D'ARCQ : *Op. cit.*, N^o 463. L'acte est aux A.N. sous la cote J 247 N^{os} 7 et 22.

⁸ J. GARNIER : *Op. cit.*, p. 38.

⁹ Les cotes aux archives de la ville de Dijon sont respectivement : L 1 (trésor des chartes layette 23, pièces N^{os} 31, 32 et 33).

¹⁰ Jean-Bernard de VAIVRE : *Noblesse et chevalerie en Bourgogne aux XIII^e et XIV^e siècles ; notes pour servir à l'étude de la capacité juridique d'après les sceaux*. A paraître dans les *Mémoires de la société pour l'histoire du droit et des institutions des anciens pays bourguignons, comtois et romands* (Faculté de droit de Dijon).

Heraldik in medizinischen Fachzeitschriften

In den reichillustrierten, kulturhistorisch wertvollen medizinischen Zeitschriften der chemischen Industrien sind in den letzten Jahren erfreulicherweise auch Artikel erschienen, die wegen der Beziehungen der

Heraldik zur Medizin und Pharmacie für den Heraldiker und Numismatiker von Interesse sind.

So veröffentlicht « Die Grünenthal Waage » (Medizinischwissenschaftliche Abteilung der Chemie Grünenthal, GmbH, Stolberg im Rheinland) in Nr. 6, Bd. 2, 1961 in einem geschichtlichen Abriss über die Universität Uppsala die Gedenkmünzen an den ersten, 1561 gekrönten Erbkönig von Schweden, Erik XIV.

Im gleichen Heft (S. 189) erscheint in der Abhandlung über « Kieferanomalien in der Kunst » von Heinz C. Berndt die farbige Porträtminiatur Kaiser Karls V. als österreichischer Erzherzog und König von Spanien (Karl I.) aus dem Statutenbuch des Ordens vom Goldenen Vliess. Im Fuss der Umrahmung erscheinen die Säulen des Herkules, hier interessanterweise noch mit der österreichischen und spanischen Königskrone bekrönt (also aus der Zeit vor der Kaiserkrönung um 1520). Die Säulen werden durch den Feuerspan mit dem Feuerstein zusammengehalten. Rechts neben der Säule erscheint das Joch und neben der linken das aus sechs gestürzten Pfeilen bestehende Pfeilbündel (über deren Bedeutung vgl. Anm. 1).

Für den Heraldiker von besonderem Interesse dürften jedoch zwei Artikel in Nr. 4, Bd. 4, 1965 sein. In der von Trudy Schmidt, Basel, « Zur Symboldeutung des Fabeltieres Einhorn » verfassten Abhandlung wird auf die Bedeutung des Einhorns als natürliche Schildfigur und als Schildhalter (z. B. England und bei Ärzte- und Apothekerwappen) hingewiesen, wobei besonders die farbige Wiedergabe des Hauptteppichs der Folge « La dame à la Licorne » aus dem Musée de Cluny (Abb. 3) die Aufmerksamkeit verdient (vgl. dazu « Archivum Heraldicum » 1965, Bulletin Nr. 1, S. 5). In diesem Zusam-

¹ Joch und Pfeilbündel, welche als Attribute dem Wappen der katholischen Könige beigefügt waren, sollen nach einer freundlichen Mitteilung von Herrn Dr. O. Neubecker, Wiesbaden, durch Maximilian von seinen Grosseltern, Ferdinand von Aragon und Isabella der Katholischen, übernommen worden sein. Isabella führte das ihrem Gatten zustehende Pfeilbündel (Pfeil = span. flecha, F = dem Anfangsbuchstaben von Ferdinand entsprechend) während Ferdinand sich das Joch beifügte (Joch, Ehejoch = span. yugo. Y = die Initialen von Ysabella versinnbildend). Die gebündelten Pfeile symbolisieren Ferdinands Devise « Einigkeit macht stark », das Joch (Ehejoch) hingegen weist auf « Last und Leistung » in der Ehe hin. (Vgl. *Les origines des armoiries royales et de l'Etat des Pays-Bas*, par M^{me} E. C. M. Leemans née Prins in « Recueil du septième Congrès international des sciences généalogique et héraldique. » La Haye 1964.

menhang soll auch noch das Vorkommen dieses Fabeltieres, allein oder gepaart, ganz oder nur wachsend, in den Wappen der Schildvettern von Iberg-Hünenberg-Rüssegg wie auch der Familien von Gachnang, von Helmstorf, Rizner, von Rümmlang, Schrudholz, von Tengen und andere mehr erwähnt werden.

In einem weitem Beitrag « Ungarische Ärztwappen berichten von Erfolg und Tradition » (Waage, Nr. 4, Bd. 4, 1965, S. 156) weisen die Autoren Emil Schultheiss und Ludwig Tardy einleitend auf das grosse Ansehen hin, welches die Ärzte, im Gegensatz zu andern Ländern, im alten Ungarn genossen hatten. Als Beweis dafür dienen die zahlreichen Erhebungen in den Adelsstand, im 12. und 14. Jh., verbunden mit der Verleihung eines Gutes (Donationsadel) und seit der 2. Hälfte des 14. Jh. meist durch Verleihung eines Wappenbriefes (Briefadel). Während unter der Habsburgerherrschaft, wo die Ärzte nur als Handwerker betrachtet wurden, keine oder nur wenige Adelserhebungen von Ärzten stattfanden, erlebte der Ärztheadel in Ungarn im 17. und besonders im 18. Jh. eine neue Blüte. Da bei allen diesen Wappenverleihungen der Geadelte bis 1527 seine Symbole selbst wählen konnte, ist es begreiflich, dass stets solche auf Beruf oder besondere Tätigkeit hinweisende gemeine, redende Embleme gewählt wurden. Diese wurden, da die geadelten Ärzte dem Bürgerstande entstammten, jeweils nicht als Brüsturen einem bereits vorhandenen Wappen beigefügt, sondern als eigentliche Wappenfigur in den Schild aufgenommen, wobei sie bei den geadelten Militärärzten noch durch eine ihrem Dienst entsprechende Figur (z. B. Schwert, Gewehr, Offizier, Reiter) vermehrt wurden. So führte 1797 der napoleonische General-Feldarzt Georg Stähly in einem, durch einen mit Sonne und zwei Sternen belegten Querbalken geteilten Schilde oben in einem Schrägbalken einen Äskulapstab mit Schlange und unten einen über den Schildfuss hinsprengenden Reiter (Abb. 8, S. 159).

Von den medizinischen Symbolen fanden Verwendung: Einhorn (Földessy), menschliches Herz (Kertzy), Äskulapstab mit oder ohne Schlange (Stähly, Havránek), Schlange allein (Ruland, Abb. 4, 5. u. 6), Heilpflanzen und Früchte (z. B. Cichoria, der goldene Apfel als Allerheilmittel usw.), Hydra als Ausdruck der Seuchenbekämpfung (Schraud), Storch mit Schlange im Schnabel (Pillmann), Phönix (Geburtshelfer Florianus Birly), der sechsstrahlige Stern als Symbol der ärztlichen Wissenschaft (Perlitzky, Csorba de Alsószekács Abb. 9), amputierte menschliche Glieder für

Chirurgen (Hartique) und häufig Kugeln in der Ein- und Mehrzahl als Zeichen der Weisheit und Wissenschaft (Fritz), möglicherweise auch von den sonst in den Apothekerwappen vorkommenden Pillen übernommen.

Zwei Wappen verdienen die Aufmerksamkeit des Heraldikers: erstens dasjenige des 1430 geadelten Chirurgen und Zahnarztes Michael Dabi de Zágráb, das bereits im « Archivum Heraldicum » 1965, Bulletin 2-3, fig. L. S. 35, von Szabolcs de Vajáy veröffentlicht wurde und zweitens dasjenige des Arztes und Veterinärs Stefan Várallyai (Abb. 3.). Ersteres zeigt in b. einen g. Sparren, der die Zahnextraktionszange heraldisch symbolisieren soll, begleitet von drei (2, 1) oberen, als Blumenkelchen stilisierten w. Molarzähnen. Als Kleinod erscheint ein aus einer Blattkrone wachsender, gestreckter b. Arm, einen oberen w. Backenzahn in der Hand haltend. Das zweite Wappen vom Jahre 1599 zeigt in derbnaturalistischer Art als redende Schildfigur einen, einen Hammer schwingenden Linksarm über einem « membrum equinum mit den testes », welche dem geadelten Tierarzt « artis etiam suae in castrandis et evirandis sine ullo periculo equis » ins Wappen gegeben wurden (Abb. 3, S. 157).

In der leider inzwischen eingegangenen Zeitschrift « Spectrum » der Firma Pfizer AG Zürich (Heft 1, VII. Bd., Mai 1965) wurden heraldische Pillenplatten und Standgefäße der « Worshipful Society of Apothecaries » in London abgebildet und erläutert, die bereits im Jahrbuch 1966, S. 56, T. I von unserer Gesellschaftssekretärin Fräulein Verena Sigrist eingehend gewürdigt wurden unter Wiedergabe der mit dem Wappen der Gesellschaft resp. der Stadt London geschmückten Platten und Gefäße. Auch hier sei wiederum auf die Verwendung des Einhornes als Schildhalter hingewiesen.

In der gleichen Zeitschrift (Bd. 9, Nr. 3) werden in einem Artikel zur 6. Jahrhundertfeier (1364-1964) der medizinischen Fakultät von Krakau, Polens ältester Universität, eine Urkunde mit dem Siegel der polnischen Königin Elisabeth vom Jahre 1372 und eine Gedenkmedaille zu dieser Jubiläumsfeier abgebildet. Die Gedenkmünze trägt auf der Vorderseite das Fakultätswappen: gespalten: rechts zwei gekreuzte Szepter, links der Stab des Asklepios mit der Schlange, timbriert mit der königlichen (!) Krone.

Es wäre wünschenswert, wenn auch inskünftig derartige Firmen Artikel medizinisch-heraldischen Inhaltes in ihren Fachschriften veröffentlichen würden.

F. J. Schnyder.

Cachets de verriers francs-comtois

En 1931 était éteint définitivement le four de la verrerie à bouteilles de La Vieille-Loye, commune du département du Jura, canton de Montbarrey, sans doute le plus ancien établissement du genre établi en France, puisqu'il est déjà cité en 1290 dans le compte du domaine d'Othon IV, duc et comte de Bourgogne.

C'est au XVII^e siècle que cette entreprise atteint son plein développement sous la direction de verriers italiens, originaires d'Altare, dans le Monferrat (Monferrato), les Racchetti qui, à leur arrivée en France, francisèrent leur nom en du Raquet ou Duraquet. Cette famille prospéra en formant plusieurs branches: celles des Duraquet de Lorme (ou de Saint-Mauris), qui demeura en Franche-Comté, où elle est encore représentée, celle des du Raquet de Montjay, qui s'établit en Bourgogne et en Bresse, et celle des du Raquet de La Vieille-Loye, qui s'installa en Bretagne.

En 1737, Charles-Hubert Duraquet de Lorme, après de mauvaises affaires, vendit la verrerie à Jacques-Charles Dorlodot de Préville, dont les descendants la conservèrent jusqu'après la Révolution. Elle passa ensuite, avec des fortunes diverses, à plusieurs propriétaires avant d'être acquise, en 1859, par un parisien, M. J. Tumbouf, qui, bientôt associé à MM. Neveu (oncle et neveu), porta l'établissement à son plus haut degré de prospérité.

En 1920, âgé et fatigué, M. Emile-Théodore Neveu vendit l'usine et ses dépendances à MM. de Bigault du Granrut, frères, groupés dans la S. A. R. L. des Verreries des Islettes et de La Vieille-Loye, du Granrut & C^{ie}, lesquels l'exploitèrent jusqu'en 1931, année de sa fermeture. C'est actuellement une ferme modèle appartenant à M. Hunkeler, qui a acheté les anciens bâtiments de la verrerie à M^{me} veuve du Granrut.

Toutes les bouteilles sorties de la verrerie de La Vieille-Loye présentaient la particula-



Fig. 1. Cachet aux armes Duraquet.

rité d'être recuites au feu de bois et soufflées à la bouche, ce qui était fort apprécié des vigneron et des connaisseurs qui ne voulaient pas confier leurs vins et alcools à des bouteilles recuites avec de la houille. Mais l'amenuisement de cette clientèle raffinée et les prix très inférieurs des bouteilles entièrement faites à la machine entraînèrent rapidement la cessation des commandes et la ruine de l'affaire.

Sous les Duraquet de Lorme et les Dorlodot de Préville, chaque bouteille était marquée à la base du goulot (ou épaule) à l'aide d'un cachet appliqué sur une goutte de verre



Fig. 2. Cachet des Tumbeuf et Neveu.

liquide, aux armes des Duraquet « d'azur à un croissant d'argent accompagné de trois membres de griffon (alias pattes ou serres d'aigle) d'or, deux et un » (fig. 1). Les bouteilles ainsi blasonnées sont très rares et fort recherchées par les collectionneurs. MM. Tumbeuf et Neveu remplacèrent ce cachet par un autre d'un caractère moins héraldique représentant le four de la verrerie et un ouvrier verrier soufflant une bouteille, séparés par une bande portant l'inscription VIEILLE-LOYE, l'ensemble surmonté par les lettres T et N (Tumbeuf et Neveu, fig. 2). *Robert Genevois.*

Armoiries inédites d'un bourgeois du Landeron

Le notaire C.-E. Girard a retrouvé dans un coffre de la Corporation de Saint-Maurice du Landeron un vieux crucifix d'argent (hauteur 45 cm) qui y avait été rangé et oublié depuis longtemps. Le pied du crucifix est orné de trois médaillons aux effigies des saints patrons de la ville, les saints Maurice, Antoine et Sébastien; les deux premiers portent leur emblème, la croix tréflée et le tau, le dernier,

le bras gauche lié au-dessus de la tête, a le flanc percé d'une flèche. Une petite loge à reliques est ménagée dans le socle qui supporte la croix. Sur une de ses faces sont gravées les armoiries du Landeron : *coupe de Neuchâtel et de ... à un poisson*, (armes habituelles du Landeron : *coupe, d'or au pal de gueules chargé de trois chevrons d'argent, et d'azur à deux poissons d'argent*). Sur la face opposée se voit le blason du donateur Tours Jacquet, 1652 : *deux chevrons enlacés, l'un versé, le premier sommé d'une croissette, accompagnés d'un mont de trois coupeaux* (fig. 1). Ours¹ Jacquet, marchand à Lyon, fils de feu Pierre, de Lignières, s'était fait recevoir bourgeois du Landeron le premier avril 1652. Pour témoigner sa reconnaissance à ses nouveaux combourgeois, il leur offrit l'œuvre d'un orfèvre de la ville où il exerçait son négoce. Les deux poinçons qui sont imprimés sous le pied du crucifix : un lion surmonté d'une couronne et soutenu de la lettre M, et les initiales B C accompagnées de trois étoiles (2 et 1) et également surmontées d'une couronne, ont permis à M^{lle} Gisèle Godefroy, la savante auteur des *Orfèvres de Lyon*, de déterminer l'auteur de cette belle pièce d'orfèvrerie française, en terre neuchâteloise depuis plus de trois siècles : Barthélémy II Carré, reçu maître orfèvre à Lyon en 1648. Quant à la destinée du nouveau bourgeois Ours Jacquet, elle nous est inconnue. *Olivier Clottu.*



Fig. 1. Ours Jacquet, 1652.

¹ Le prénom d'Ours, patron de Soleure, était populaire dans la châtellenie du Landeron liée par des traités de combourgeoisie avec Soleure; saint Ours est devenu en langue parlée saint Tours!

Armoiries à identifier



Fig. 1. Armoiries inconnues, XVIII^e siècle.

Quelles sont les familles représentées par ces armoiries (fig. 1) qui apparaissent dans la marqueterie d'une commode ancienne qui proviendrait de Suisse ou d'Allemagne du Sud ? Merci d'avance. *Hervé Pinoteau*

Une lettre de noblesse et d'armoiries pour une branche de la famille Reymond, du Chenit (vallée de Joux).

Les Archives Héraldiques Suisses (1911/91) et, à leur suite, l'Armorial Vaudois de Galbreath, ont donné les armes de la famille Reymond de la vallée de Joux dans leurs diverses variantes. On savait pourtant, par un document déposé aux archives du Chenit, qu'un rejeton de la branche bourgeoise de cette localité, Louis-Henry-Emmanuel Reymond, avait été anobli en 1842 par l'empereur Ferdinand, mais ce n'est que récemment que, par une descendante vivant en Allemagne, on a retrouvé le texte du diplôme impérial délivré à cette occasion.

Dans ce document, les armes décernées à Louis Reymond sont décrites comme suit :

« *Einen von blauer und rother Farbe in die Länge getheilten Schild mit einem goldenen Haupte. In dem goldenen Haupte erscheint ein schwarzer im Aufzuge begriffener Adler mit geschlossenem Schnabel. In der rechten blauen Schildeshälfte bricht aus dem rechten Oberwinkel eine goldene Sonne hervor, und aus dem Fussrande derselben erheben sich drey grüne an einander gereibte hohe Berge. Die linke rothe Schildeshälfte durchzieht ein silberner rechter Schrägbalken, welcher mit drey pfahlweise gestellten schwarzen Ankern be-*

legt ist. Auf dem Schilde ruht ein offener mit goldenen Spangen und einem goldenen Halskleinode geschmückter adelicher Turnierhelm, von welchem zur rechten Seite schwarze und zur linken rothe Helmdecken, jene mit Gold und diese mit Silber tingiert, herabhängen. Der Helm ist mit einer goldenen Krone geziert, und aus derselben erwächst ein goldener Löwe mit einer ausgeschlagenen rothen Zunge hervor, welcher in der rechten Pranke einen dem im Schilde bezeichneten ähnlichen Anker emporhält. »

Ce blasonnement peut se traduire comme suit :

« *Parti d'azur au soleil levant d'or accompagné en pointe de trois monts issant de sinople rangés en champagne ; et de gueules à la bande d'argent chargée de trois ancras de sable posées en pal ; au chef d'or chargé d'une aigle essorante de sable.* Casque de tournoi, orné, grillé et couronné d'or. Cimier : un lion issant d'or tenant dans sa dextre une ancre de sable en pal. Lambrequins : à dextre de sable et d'or, à sénestre de gueules et d'argent. »

La concession étend comme de coutume le droit à ces armes et à la qualification nobiliaire à tous les descendants légitimes du titulaire. Elle est datée du 23 août 1840, mais le diplôme, muni de la signature et du sceau de l'empereur, ne fut établi que le 7 mai 1842, ce qui explique la date mentionnée dans le document des archives du Chenit.

Le titulaire du diplôme, désormais nommé Ludwig von Reymond, y est décrit comme « *wirklicher Staatskanzley-Rath* ». Précédemment, il avait servi au Ministère des Affaires Etrangères. Il était né à Bursins (Vaud), où son père avait acquis une propriété. Ce dernier, Jean-Louis-Albert, avait été consul-général d'Autriche à Naples. Son père, Isaac, avait habité Genève en 1783. La branche remonte à Pierre, grand-père du prénommé Isaac, né probablement entre 1660 et 1670. La bourgeoisie du Chenit lui a été confirmée à plusieurs reprises et certains de ses descendants l'ont conservée jusqu'à nos jours. En ligne masculine, elle n'existe plus qu'en Australie, par la descendance de Moritz de Reymond, petit-fils de Ludwig, né à Vienne en 1862, qui émigra dans ce pays avec sa famille après la dernière guerre mondiale. Depuis son établissement en Australie, la famille a remplacé dans son nom la particule allemande par la particule française. *Henri Reymond.*

S.M. Elisabetta II Italiana d'origine

La Regina Elisabetta II d'Inghilterra è italiana d'origine! È un'affermazione che può sembrare audace, che stupirà, ma che non si può scartare a cuor leggero senza prima vagliare con attenzione una dissertazione araldica sull'antica origine della Regina Elisabetta II, felicemente regnante.

Ha forse generato scalpore la notizia apparsa sul « Debrett's Peerage », annuario della nobiltà inglese, che Sir Winston Churchill discende da Carlo Magno?

È convinzione generale, e molti sono pronti a giurare, che Elisabetta è inglese, anzi, per essere esatti, ha un po' di sangue tedesco nelle vene. — L'anagrafe non arriva oltre.

L'araldica, che potremmo definire l'anagrafe a lunga scadenza, prende gli scettici per mano e li conduce attraverso la sua misteriosa selva, intrigata e tortuosa, dove infine palesemente si scorderà l'antica origine italiana di Sua Maestà la Regina Elisabetta II.

Entriamo nel Medioevo, periodo storico dove fra severi e turrati castelli, fra tornei scintillanti di spade e lance, incorniciate da variopinti pavese che al vento sbandierano le gloriose armi gentilizie, fra baldanzosi cavalieri, fra canzoni di gesta e fra le lotte del Papato e dell'Impero, hanno origine i più bei fiori dell'araldica: le illustri e nobili Case sovrane europee.

Nel secolo decimo in Italia regna un potente ed illustre principe: Alberto Azzo II d'Este, Signore d'Este, Conte della Lunigiana e Marchese d'Italia, che sposa in prime nozze Cunizza dei Guelfi, figlia del conte bavarese Guelfo III d'Altdorf; in seconde nozze Garsenda, figlia di Ugo, Conte del Maine, ed in terze nozze Matilde, figlia di Adalberto Pallavicino.

Dal primo matrimonio con Cunizza dei Guelfi si ha Guelfo I d'Este, che succede al nonno Guelfo III nella Contea d'Altdorf nel 1055. — Successivamente, nel 1070, è creato dal Sacro Romano Imperatore Enrico IV, Duca di Baviera e convola a nozze con Eteлина di Nordheim.

Dal secondo matrimonio con Garsenda del Maine nascono: Ugo d'Este, Conte del Maine, quale successore del nonno e Folco d'Este stipite della Casa d'Este italiana dei Duchi di Modena e Ferrara. — (Casa estinta in via maschile con Ercole Rinaldo III, ma continuata in via femminile dalla figlia Beatrice sposata all'Arciduca Ferdinando d'Asburgo-Lorena-Austria).

Dopo questa breve digressione ritorniamo a Guelfo I d'Este, antichissimo avo di S. M. la Regina Elisabetta II, che ha due figli: il Principe Guelfo II d'Este, Guelfo V come Conte d'Altdorf, che succede al padre nel Ducato di Baviera e nel 1089 spora la « Gran Contessa » Matilde di Canossa; il secondogenito Enrico IX « il nero » che nel 1120 è successore del fratello Guelfo II, quale Duca di Baviera, e che sposa Vulfida, figlia del Duca Magno di Sassonia, erede del Lüneburg.

Enrico X « il superbo », figlio di Enrico IX dei Guelfi d'Este e di Vulfida di Sassonia, diviene alla morte del padre, nel 1126 Duca di Baviera, nel 1133 Marchese di Toscana e nel 1137 Duca di Sassonia.

Il figlio di Enrico XII « il leone » del Guelfi-Este, dal 1142 Duca di Sassonia e dal 1156 Duca di Baviera, fonda nel 1158 Monaco di Baviera.

Nel 1180 la Casa dei Guelfi-Este, regnando Enrico XII, assume il nome di Brunswick-Lüneburg.

Ottone di « Brunswick », figlio di Enrico XII, nato nel 1175 e morto nel 1218, è Duca di Brunswick e nel 1208 viene eletto di Germania e l'anno seguente diviene pure Sacro Romano Imperatore. — Sposa prima Beatrice d'Hohenstaufen, figlia di Filippo, Duca di Svevia, successivamente Maria di Brabante, figlia di del Duca Enrico IV. — I suoi successori regnano sul Brunswick, quali duchi e così sull'Elettorato di Hannover.

La Casa dei Guelfi-Este-Brunswick-Lüneburg con Giorgio I, Duca di Hannover, il 13 agosto 1714 sale sul trono del Regno Unito di Gran Bretagna ed Irlanda.

Giorgio I, pronipote in via femminile del Re Giacomo I Stuart, in virtù dell'« Act of settlement » con cui il Parlamento inglese esclude dalla successione al trono tutti i discendenti in linea maschile della Casa Stuart, diviene Re dopo la morte della Regina Anna Stuart.

La linea maschile della Casa Guelfa-Este-Brunswick-Lüneburg in Inghilterra cessa con la Regina Vittoria, Imperatrice delle Indie, continuando in linea femminile, con il figlio S. M. Edoardo VII, che, nato dalla Regina Vittoria e dal Principe Alberto di Saxe-Coburgo-Gotha, dà origine ai Guelfi-Este-Brunswick-Lüneburg-Saxe-Coburgo-Gotha.

Fonte Autorevole che trascende la documentazione storica...è S. M. la Regina Vittoria, in un Suo Augusto messaggio del 22 aprile 1888, da Firenze al Municipio di Este, in cui convalida di avere « I Suoi illustri antenati nella Casa italiana d'Este ».

Il 17 luglio 1917 S. M. Giorgio V, Re del Regno Unito di Gran Bretagna ed Irlanda del

Nord, Imperatore delle Indie, fa assumere alla Sua Casa il nome di Windsor in sostituzione di tutti i precedenti.

Attualmente è Sovrana del Regno Unito di Gran Bretagna ed Irlanda del Nord S. M. Elisabetta II di « Windsor » (che per spunto accademico, gli araldisti definiscono sempre: « Elisabetta II dei Guelfi-Este-Brunswick-Lüneburg-Saxe-Coburgo-Gotha »), figlia di Re Giorgio VI e della Regina Elisabetta di Strathmore. — Sposata nel 1947 a S. A. R. Filippo di Schleswig-Holstein-Sondegburg-Glückburg, Principe reale di Grecia, noto come Filippo di Montbatten, Duca di Edimburgo e Principe d'Inghilterra.

Dall'illustre unione nascono : S. A. R. Carlo, Duca di Cornovaglia, Principe di Galles e Principe ereditario; Andrea ed Anna, Principi reali.

Dall'antico Medioevo, epoca in cui rifugge la potenza e la gloria di Alberto Azzo II, Signore d'Este, preclaro avo di S. M. Elisabetta II, mediante vetusti codici araldici ed ingiallite pagine dell'Almanacco di Gotha, siamo riusciti a dimostrare in modo piano che la Regina Elisabetta II d'Inghilterra è discendente da una delle più antiche, più illustri e nobili Case sovrane, d'indiscussa origine italiana.

Sergio Sergiacomi d'Aicardi.

Bibliographie

H. WILLEMS et J.-Y. CONAN. *Armorial Français*. Tom. I, 2^e fasc. Imprimerie Lelotte, Dison-Verviers (Belgique).

Les auteurs ont commencé la publication par fascicules d'une septantaine de pages du répertoire alphabétique de tous les blasons contenus dans le Grand Armorial de France de Charles d'Hozier concernant le Béarn, le Limousin, la Normandie et Versailles. Les armoiries sont dessinées avec indication des émaux par les hachures traditionnelles. Le second fascicule contient en appendice la reproduction des gisants de la Chapelle royale de Dreux.

Olivier Clottu.

HANS LENGWEILER : *Kloster- und Äbtewappen der Schweizer Benediktiner-Kongregation*

Beim Autor : Kreuzbuchstrasse 49, Luzern.

Unter diesem Titel hat der Luzerner Heraldiker Hans Lengweiler eine Mappe herausgegeben. Sie enthält 10 kolorierte Wappenblätter schweizerischer ehemaliger und noch bestehender Klöster des Benediktiner Ordens. Zu den nicht mehr bestehenden zählen bekanntlich die bedeutenden Fürstabteien von St. Gallen, Rheinau und Muri (dieses Kloster hat eine neue Heimstätte ausserhalb des Landes in Gries, Österreich, gefunden) sodann die Abteien Fischingen und Pfäfers. Zu den noch blühenden Klöstern des Benedikti-

ner Ordens zählen Einsiedeln, Engelberg, Disentis und Mariastein. H. Lengweiler stellt das eigentliche Klosterwappen (vielfach begleitet von den Patronen) in den Mittelpunkt des Blattes und setzt die Schilde der Äbte (beginnend mit den frühesten bekannten Familienwappen der Prälaten) in die obere Hälfte. Jedes Blatt hat aber seine individuelle Note. Dies gibt der Publikation ihren besonderen Reiz, es spricht auch für die künstlerische Phantasie des Schöpfers. Um die Überprüfung der Äbtewappen hat sich H. Lengweiler sorgfältig bemüht; manches heraldisch ungenügende Wappen hat er verbessert. Auch die Klosterwappen mussten geprüft werden. Der Künstler hat, wo immer es möglich war, nach den ursprünglichen Äbtewappen, wie sie sich z. B. auf Siegeln, Glasscheiben oder Grabmälern finden, geforscht. In sauberer Zeichnung sind alle Wappenfiguren dargestellt und der schöne Farbendruck der Wappen (Farblithos der E. Kreienbühl & Co. A. G., Luzern) trägt wesentlich zum Reiz der Publikation bei. Der sehr schöne Druck der textlichen Beigaben (H. Lengweiler skizziert jeweils kurz die Klostersgeschichte und Basilius Niederberger, Abt zu Mariastein steuert ein Vorwort bei) wirkt zusammen mit dem gewählten Papier recht gediegen. Der schöne Druck erfolgte durch die Luzerner Firma Mengis & Sieber. Ausser den neun oben erwähnten Benediktinerabteien enthält die Sammelmappe noch